

# Les Journées de Juin 1848

## La République

Enfin, pour donner du cœur à l'ouvrage aux soldats de la civilisation et de Dieu, rien ne fut d'un usage plus efficace que le récit des "atrocités" mises au compte des ouvriers en armes. Ces abominations ne sont pas faites pour surprendre un homme, par exemple, comme le marquis de Normanby, lequel écrivait, le 24 [juin 1848] : "*Le faubourg Saint-Marceau est au pouvoir de ses habitants, gens de la pire espèce.*" Nous avons déjà vu Marrast et Sénard insister sur l'article "pillage", premier point, comme on sait, du programme des insurgés, et l'on n'aura pas oublié l'adjonction faite au *Moniteur*, le 16 mai, afin d'éclairer la province sur les "*deux heures de pillage*" réclamées par les amis de Barbès. Cette fois-ci de même, la police de Recurt poussera le zèle jusqu'à produire – au sens le plus concret du mot – des pièces à conviction décisives : on avait trouvé, on exhibait, parmi les trophées conquis sur certaines barricades, des drapeaux portant cette devise : "*Vainqueurs, le pillage ; vaincus, l'incendie !*" On ne le leur faisait pas dire ! Des "*bêtes féroces*", criait *La Revue des Deux Mondes*, des "*bêtes féroces professant comme religion le pillage, le viol et l'incendie !*" À la vérité, on éprouvait de l'embarras sur cette question, précisément, du bien d'autrui. On écoutait mal Victor Hugo rapportant que son domicile, place des Vosges, avait été envahi par des émeutiers qui tiraient par les fenêtres mais n'avaient touché à rien dans l'appartement. Et Mérimée, qui a fait le coup de feu sur les rouges "*avec tout ce qu'il y a d'honnêtes gens à Paris*", et qui déclare à Mme de Montijo : pour les ouvriers, "*il s'agissait de piller la ville*", baisse la voix pour lui confier, à la fin : "*nous sommes entrés dans les maisons de la rue Saint-Antoine d'où les insurgés venaient d'être délogés ; les habitants nous ont dit qu'on ne leur avait rien pris ; sur les boutiques, on voyait écrit à la main par les insurgés : Mort aux voleurs !*"<sup>18</sup> Le Correspondant reconnaîtra en passant que l'insurrection "*a oublié les églises et n'a point insulté la religion*" (il notera même que "pas un" des ouvriers mourant n'a refusé les derniers sacrements), mais ces brèves remarques sont postérieures à la victoire. Pendant l'action, les journaux raisonnables, lus par ce que Mérimée appelle "*toute la saine population*", *La Patrie*, *Le Siècle*, *L'Assemblée*

---

<sup>18</sup> Cette attitude universelle des insurgés gênait beaucoup *La Revue des Deux Mondes*, qui s'en tire comme suit : l'insurrection "*écrivait Mort aux voleurs sur les boutiques, mais, après la victoire, elle aurait organisé la spoliation en grand*" (*La Revue des Deux Mondes* du 1<sup>er</sup> juillet 1848).

*nationale* et particulièrement *Le Constitutionnel* du célèbre M. Véron, ont été au-dessus de tout éloge dans leur campagne d'informations : les amis de l'ordre apprenaient par eux que les insurgés crevaient les yeux des prisonniers et leur arrachaient la langue ; que des cantinières, vendues à l'ennemi, offraient aux gardes nationaux de l'eau-de-vie empoisonnée ; que les rouges traînaient les petites filles des pensionnats dans les rues pour les aligner devant les barricades et mitrailler ainsi la troupe à l'abri de cet innocent rempart ; que les ouvriers transformaient en lampions les crânes des soldats qu'ils avaient tués ; que certains raffinés se faisaient des flambeaux avec des gardes nationaux enduits de résine, et que les femelles du prolétariat avaient pour divertissement de scier vivants entre deux planches les malheureux qui tombaient entre leurs mains. *Le Lampion* eut cette trouvaille : “*On a découvert sur le cadavre d'un socialiste le billet démocratique que voici : Bon pour trois dames du faubourg Saint-Germain.*” M. de Castellane pendant le combat (dans la journée du 25) prend note des détails qui viennent de lui parvenir : “*on a trouvé [dans une rue reconquise] une pompe pleine de vitriol*” ; “*on a coupé les poignets à un jeune garde mobile et on les lui a mis dans ses poches en lui disant de les porter à ses parents*” ; “*sur plusieurs drapeaux*” enlevés aux insurgés, se lit l'inscription suivante : “*Pillage*”, ou “*Viol*”, Mérimée a “*vu*” un homme “*qui avait les bras rougis jusqu'aux coudes pour s'être lavé les mains dans le ventre ouvert d'un mobile blessé*” ; Mérimée a vu l'homme ; le crime, non ; mais on le lui a raconté, comme on lui a fourni cette autre notation pittoresque au sujet des travailleurs : “*sur leurs barricades, à côté du drapeau rouge, on voyait des têtes et des bras coupés*” ; et le vicomte d'Arincourt, en août, dans sa tonnante brochure *Dieu le veut !* rappellera aux gens de bien les hauts faits des “*sauvages héros de la République rouge*” : “*des hommes ont été mutilés, sciés, crucifiés, jetés dans les fournaises ; des yeux ont été crevés, des langues coupées, des cœurs arrachés !*”

L'enquête sur les événements de juin (Commission Barrot-Bauchart) connaîtra d'irritants déboires lorsqu'elle voudra tenter d'apporter sur ce point les précisions indispensables : localisation, noms des victimes, noms des coupables<sup>19</sup>.

Extraits de *La Première résurrection de la République* (p. 436-443),  
d'Henry Guillemin

---

<sup>19</sup> Le 29 juin, le Chargé d'affaires d'Angleterre, vaguement sceptique, a demandé personnellement à Bastide “*si l'on s'était assuré de ce qu'il y avait de vrai dans les récits des cruautés que l'on prétendait avoir été commises par les insurgés*” ; et Bastide lui a répondu qu'il “*avait le regret de penser qu'il n'y avait pas eu d'exagération sur ce point*” (Normanby, *op. cit.*, II, 142).